



Sur l'afrofuturisme, la crise climatique, la toxicité et la magie dans *Nos jours brûlés*: Entretien avec Laura Nsafou

Laura Nsafou & Magdalena Malinowska

MM: Dans les interviews que vous avez accordés à l'occasion de la sortie de *Nos jours brûlés*, vous admettez que votre trilogie s'inscrit dans le courant de l'afrofuturisme. Vous déclarez également votre attachement à ce courant dans le "Manifeste pour l'afrofuturisme 3.0", coécrit avec Nadia Chonville et Michael Roch. Que l'afrofuturisme représente-t-il pour vous, et pourquoi avez-vous choisi d'en faire partie? Vous semble-t-il particulièrement pertinent pour imaginer l'avenir de notre monde?

LN: L'afrofuturisme est pour moi un courant artistique riche, qui rappelle que la capacité de créer et d'imaginer est indispensable pour penser d'autres mondes et les rendre possibles. C'est un moteur qui me parle beaucoup en tant qu'autrice afrodescendante née en Occident, et en tant qu'afroféministe, de pouvoir explorer un autre imaginaire, quand celui d'Occident pense uniquement les communautés noires sous l'angle de sujet ou à travers des images funèbres et/ou misérabilistes. Je vois l'afrofuturisme, non pas comme une réponse à cet imaginaire raciste étrié, mais comme un terrain afrocentré créatif qui rappelle que les personnes noires existent en dehors de celui-ci. C'est en tout cas ce que j'ai voulu explorer avec *Nos jours brûlés*.

MM: L'afrofuturisme est bien implanté dans le monde anglophone. Pensez-vous qu'il trouve aujourd'hui une place particulière en littérature francophone?

LN: Pour avoir une vue d'ensemble, il faudrait se pencher également sur la production de récits afrofuturistes en auto-édition, car on ne peut pas s'interroger sur la production de récits afrocentrés sans analyser les discriminations que les auteur.e.s rencontrent quand ils/elles proposent ce type de récits aux maisons d'édition traditionnelle. Je pense donc que l'on assiste à un intérêt plus marqué pour l'afrofuturisme francophone, mais que les œuvres visibles—dont les miennes—ne sont que le sommet de l'iceberg.


MM: Quelles sont vos influences littéraires? D'où tirez-vous de l'inspiration?

LN: Des autrices comme Nnedi Okorafor et Octavia Butler m'ont vraiment offert "des premières fois" en littérature. C'est particulièrement le cas de *Mauvaise graine* de Butler, qui m'a marqué et fait partie de mes romans favoris, parce qu'il m'a montré du fantastique avec des divinités africaines, alors que je ne pensais pas cela possible de lire de tels univers. Il y a aussi ce qu'on appelle le réalisme magique en Occident, mais qui pour moi est juste un héritage de notre diaspora, qui m'a beaucoup inspiré; quand Toni Morrison, Simone Schwartz Bart ou d'autres passent du réel à l'invisible sans crier gare, elles cassent une lecture occidentale et binaire où il y aurait le réel et l'irréel. C'est un trait culturel qui m'a fait questionner ce que l'on considère comme science et comme technologie dans la SF occidentale. La magie dans *Nos jours brûlés* est une technologie et une science, avec des fondements spirituels, mais cela n'en est pas moins une science.

Laura Nsafou est une écrivaine française d'origine martiniquaise et congolaise, autrice du blog *Mrs Roots*. Elle a publié des romans, des bandes dessinées et des livres pour enfants, notamment *Comme un million de papillons noirs* (Cambourakis, 2018). Son œuvre la plus récente est une trilogie afrofuturiste publiée chez Albin Michel comprenant *Nos jours brûlés* (2021), *Les Flammes ivoire* (2022) et *Le Dernier feu* (2023). Les trois tomes racontent les périples d'Elikia, une jeune fille dont le nom signifie "espoir", qui parcourt l'Afrique francophone afin de trouver le Soleil, disparu mystérieusement 20 ans auparavant. Ce voyage initiatique la dirigera vers un monde invisible plein de magie dont elle ignorait jusque-là l'existence.

Magdalena Malinowska est maîtresse des conférences à l'Institut d'Études Littéraires à l'Université de Silésie à Katowice, Katowice, Pologne.

Email: magdalena.malinowska@us.edu.pl

 <https://orcid.org/0000-0002-0007-9017>

DOI: <https://doi.org/10.17159/tl.v62i1.22160>

MM: Pouvez-vous développer un peu cette idée de la magie comme science et technologie?

LN: Eh bien, l'essayiste et guérisseur Patrice Malidoma Some rappelait dans son livre *Water and Spirits* que la colonisation ne s'était pas limitée à la violence sur les hommes africains, c'est aussi la conception de leur réalité qui a été réécrite par les colons. En conséquence, la binarité entre réel et spirituel est un héritage colonial, avec une conception de la science comme mesure de la réalité, etc. J'aimais donc l'idée de prendre comme point de départ un imaginaire avant cette binarité. Ainsi la magie d'Elikia et de l'invisible, ses règles, ses effets par combinaison *fait* science dans *Nos jours brûlés*. De la même façon que la communication par tambour était l'un des premiers modes de communication à distance, sans fil, etc. C'était un exercice de créativité décoloniale de penser autrement tout ça.

MM: Dans cette trilogie, vous imaginez notre planète dans 24 ans, dévastée par la crise climatique, plongée dans l'obscurité. Vous évoquez également "l'économie de l'obscurité", c'est-à-dire l'attitude de certains individus cherchant à tirer le maximum de profit de cette situation au détriment de la nature. Cette notion est liée non seulement à la problématique de la dégradation de l'environnement, mais aussi à celle de la justice environnementale. Ces problématiques sont-elles importantes pour vous?

LN: Oui, notamment parce qu'elles mutent dans un système capitaliste et individualiste. Plus que des individus tirant profit de l'obscurité, l'économie de l'obscurité rebat les cartes entre les pays du Nord et les pays du Sud, qui ont les endroits les plus éclairés dans cet univers. On a donc un inversement des rapports de pouvoir, que je n'ai pu explorer sans une nouvelle crossover, "De l'autre côté de la nuit" (in volume: *Afrofuturisme. L'avenir change de visage*, MNÉMOS 2022). C'était passionnant de travailler et de questionner la notion de responsabilité collective, comme le requiert la justice sociale et climatique.

MM: Pouvez-vous nous dire un peu plus à propos de cette nouvelle?

LN: "De l'autre côté de la nuit" se concentre sur la Grande Nuit du point de vue des hommes. Comment s'organisent les classes pauvres, condamnées à l'obscurité, quand les classes riches monopolisent les sources d'énergie, jusqu'à construire des cités lumières excluantes? Les mouvements de résistance veillant à redistribuer la lumière y sont perçus comme des terroristes; c'est ce que l'on découvre dans cette nouvelle.

MM: La disparition du soleil, survenue environ vingt ans avant le début de l'intrigue, résulte d'une confrontation entre des divinités diurnes et nocturnes, menant à la victoire de Guddi, l'Être de la Nuit. Toutefois, pourrait-on lire *Nos jours brûlés* comme une parabole sur la crise climatique, d'autant plus que la transformation de la planète que vous décrivez semble étrangement proche des prédictions des climatologues? Prenons par exemple ce passage: "En l'absence de soleil, la terre s'était transformée: sa composition s'était altérée au fil des orages, des nuits, et des tempêtes de sable çà et là. Dans certains pays, la saison des pluies pouvait durer des années, noyant les cultures jusqu'à modifier la flore de toute une région, quand d'autres endroits subissaient, eux, des hivers interminables" (*Nos jours brûlés* 26). Peut-on dire que, dans l'univers que vous créez, la crise environnementale est autant théogénique qu'anthropogénique?

LN: Totalement, sachant que l'univers puise dans des cosmogonies africaines, souvent imprégnées d'animisme, qui placent l'homme à hauteur du vivant. Il n'a aucune supériorité, il n'est qu'un maillon du vivant différent des autres. Les travaux de Séverine Kodjo-Grandvaux m'ont beaucoup intéressé pour ce qu'ils révélaient sur la dimension coloniale de vouloir dominer le monde: elles expliquent notamment que c'est parce que les hommes ont réalisé leur petitesse dans l'univers qu'ils ont voulu dominer d'autres peuples et théoriser une hiérarchie (pour faire très court).

MM: Donc, comment voyez-vous l'enchevêtrement entre le colonialisme et la dégradation de l'environnement? Comment votre trilogie répond-elle à cet enchevêtrement?

LN: C'est indissociable. Le colonialisme visait l'assujettissement des peuples et/ou l'annihilation de ces derniers, en passant par l'accaparement des terres. De nombreuses espèces animales et végétales ont disparu, etc. C'est pourquoi les questions de justice environnementale sont indissociables de la justice sociale. La nature en mutation de la Grande Nuit qui reprend ses droits et qui représente un danger pour l'homme est une réponse à cette colonialité, et pour défaire cette Grande Nuit, les moyens ne sont pas dans la matérialité; Elikia doit trouver les savoirs perdus, dépourvus de cette binarité coloniale, pour trouver le moyen de ramener le soleil. C'était un peu le noyau, avec pour thématique, l'espoir politique.

MM: À cause de la Grande Nuit, l'environnement subit des mutations et devient de plus en plus toxique: des plantes appelées "nocturnes" remplacent progressivement d'autres espèces végétales, et des créatures animales dangereuses apparaissent, comme des umdhlebis, des lézarunes, des impundulus ... La nature devient donc toxique et extrêmement hostile pour les humains. D'où vous est venue l'idée de ce renversement des rapports de force entre l'environnement et l'humanité? Et quelle place occupent, dans votre vision du futur, les questions de toxicité et de mutation?

LN: Je pense que la crise climatique y est pour beaucoup, et aussi l'envie de transgresser cette espèce de déni collectif que l'on peut avoir en se disant "oui, les conséquences du changement climatique sont en cours, mais le pire arrivera dans très très longtemps", vision qui est tronquée et occidentalocentrée au possible quand on sait que des pays du Sud comme l'Indonésie ont déjà vu disparaître certaines de leurs îles. Avoir cette approche dystopique du futur en faisant de la nature le principal facteur de toxicité, c'était un moyen de mettre tout cela en avant, mais aussi de m'appuyer sur la cosmogonie que j'avais créée.

MM: Ce numéro thématique de Tydskrif vir Letterkunde étant consacré aux déplacements en lien avec la crise climatique, j'aimerais vous poser une question sur ce sujet. Dans votre trilogie, les humains ont renoncé à l'idée de se déplacer et privilégient l'immobilité ou les voyages virtuels. Dans un contexte où les migrations climatiques sont à la fois prédites et redoutées, pourquoi avoir fait ce choix d'une immobilité généralisée? Quels sont les enjeux (esthétiques et politiques) d'un tel parti pris face aux conséquences de la dégradation de l'environnement?

LN: Je ne pense pas que la disparition du soleil se traduirait par autre chose qu'un état de sidération et de repli sur soi. Ensuite, aux vues des politiques migratoires d'aujourd'hui qui se soldent par des décès par milliers, un refus d'entraide et une fascisation grimpante, cela me semblait plus probable de présenter aussi la possibilité de se déplacer comme étant peu accessible. Dans *Nos jours brûlés*, se déplacer est un risque constant dans une faune et une flore qui ont rendu les cartes établies par l'homme complètement obsolètes, mais aussi le fait de dépendre de la lumière et de l'obscurité intensifie la prise de risque. Enfin, c'est un parti pris qui permet également de mesurer le choix de Diba, la mère d'Elikia, qui décide de croire qu'il est possible de changer les choses. La base d'un changement politique, c'est déjà de croire que l'on peut influencer son environnement. C'est ce que je voulais explorer avec cette trilogie.

MM: Comment avez-vous travaillé la langue et le style pour refléter cet univers?

LN: Je pense que le point de départ a déjà été le fait d'identifier la voix d'Elikia. La voix de quelqu'un qui s'était acclimaté de ce monde, car c'était le seul qu'elle connaissait. Ensuite, j'ai vraiment cherché à jouer sur l'oralité et sur les codes du conte quand il fallait aborder l'aspect mythologique. Enfin, pour les savoir perdus, notamment "Les Chants nocturnes", j'avais vraiment envie de convoquer des images, plutôt qu'un récit explicite sur la genèse des deums, parce que c'est aussi casser le rapport entre signifiant et signifié. Un exemple que j'aime beaucoup, c'est celui que donne la journaliste et poétesse Douce Dibondo, qui expliquait qu'en lingala, le mot Moyindo, qui veut dire Noir, signifie littéralement Embrassé par le soleil. Le sens en dit long sur l'imaginaire non occidental de ceux qui se sont nommés.

MM: Avant d'écrire la trilogie *Nos jours brûlés* qui est destinée aux adolescents et jeunes adultes, vous avez publié des livres pour enfants. Pourquoi ce choix du public? En quoi écrire pour les jeunes lecteurs est important pour vous?

LN: Comme beaucoup d'auteur.ice.s, j'ai d'abord une histoire avant de songer ou non à quel public elle s'adresserait. J'écrivais des romans bien avant d'écrire des albums jeunesse, alors ce n'était pas une décision que j'ai prise, mais plutôt la voix d'Elikia qui m'est ainsi venue. Dans tous les cas, j'ai toujours voulu m'investir dans des récits pour différents publics, car l'accessibilité à des imaginaires se joue aussi dans le fait de diversifier ses formats.

MM: Quelle est la réception de vos livres en France? Sont-ils également lus en dehors de l'Hexagone? Avez-vous eu des retours de lecteurs qui vous ont surpris ou particulièrement marquée?

LN: Effectivement, que ce soit de la part de lecteur.ice.s de France ou d'ailleurs, le retour que j'en ai, ce sont souvent des lecteurs noirs qui me disent avoir pensé que certains genres littéraires n'étaient pas pour eux, avant de s'apercevoir que ce qui leur manquait, c'était de s'y voir. Que ce soit d'ailleurs pour *Nos jours brûlés* ou pour ma BD. Beaucoup ont été marqués de trouver un univers où la présence de personnages noirs n'était pas justifiée, mais juste un état de fait, et d'explorer également un héritage diasporique. À l'inverse, les autres lecteurs s'étonnaient que

ce soit si rare de voir un univers imaginaire inspiré d'Afrique francophone et me demandaient d'autres références. Ou une suite!

MM: Quel avenir imaginez-vous? Est-ce que l'écriture sur l'avenir est importante pour vous et pourquoi? En quoi constitue-t-elle un défi?

LN: Toute écriture est importante pour moi et je trouve que le plus urgent est qu'elle ne soit pas uniquement une réponse aux problèmes actuels, mais qu'elle soit cultivée avec une vraie diversité. En ce moment, je travaille beaucoup sur de la fantasy médiévale inspirée de cultures africaines, et c'est un exercice d'imagination particulièrement riche face à un imaginaire colonial qui a réécrit l'histoire des pays africains comme ayant commencé avec l'esclavage. Je n'ai donc pas l'impression de rétablir ce qui existait dans les sociétés précoloniales, comme le font très bien des historiens, mais d'explorer une troisième voie.

MM: Nous croisons donc les doigts pour vos prochaines publications! Merci beaucoup pour vos réponses et surtout de nous avoir accordé votre temps!

LN: Merci!